

Ces images qui fabriquent l'histoire

Nathalie Côté

Numéro 129, printemps 2018

Mai 68 : cinquante ans plus tard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, N. (2018). Ces images qui fabriquent l'histoire. *Inter*, (129), 40–43.



CES IMAGES QUI FABRIQUENT L'HISTOIRE

► NATHALIE CÔTÉ

> École de la Montagne Rouge, pancarte Printemps érable, 2012.

Au printemps 2012, au Québec, il y a eu une rencontre exceptionnelle entre un mouvement social et des créateurs. En quelques jours, l'École de la Montagne Rouge allait produire 2000 affiches, des sérigraphies imprimées à la main sur carton, qui seront utilisées en guise de pancartes lors de la grande manif du 22 mars réunissant plus de 200 000 personnes dans les rues de Montréal. L'École allait produire des centaines d'autres affiches jusqu'à l'automne suivant.

Ces affiches ont participé au mouvement étudiant en imposant un ton, une signature, une iconographie inventive et joyeuse. Dans un esprit proche des affiches produites lors de Mai 68, elles ont encouragé l'élaboration d'un contrediscours face à l'État et aux médias dominants.

Pendant cette grève contre l'augmentation des frais de scolarité, la créativité a envahi l'espace public. Des performances ont été réalisées par les étudiants en art dramatique faisant des lignes rouges le matin dans le métro, des panneaux publicitaires ont été modifiés avec des variations du carré rouge. Une revue hebdomadaire, la *Fermaille*, a aussi été éditée par l'École de la Montagne Rouge.

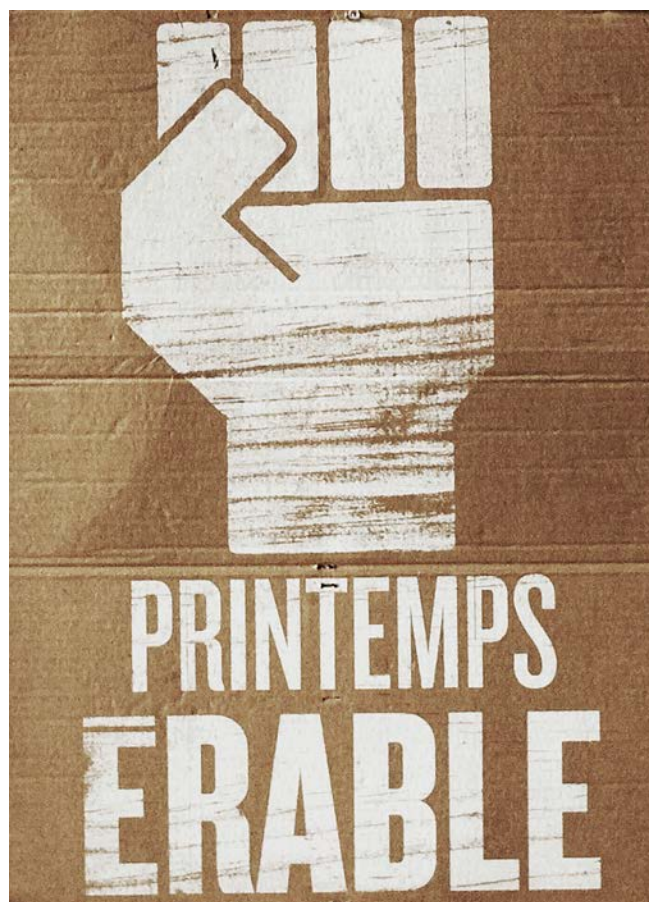
On a vu apparaître des détournements de BD sur les réseaux sociaux. Divers groupes ont participé au mouvement : le collectif Maille a poursuivi son travail de démocratisation de l'art autant par des discussions autour d'un tricot que par des interventions dans l'espace urbain. Les artistes activistes des collectifs Artung et No Borders sont aussi intervenus dans l'espace public, notamment en détournant des panneaux publicitaires, apportant ainsi leur contribution à la grève.

À Québec, des tags anonymes sont apparus sur les murs : « Travail, consomme, vote », rappelant des slogans entendus dans les manifestations. La grève renouait avec la contreculture des années soixante, avec la « manifestation », manifestation nue, donnant lieu à des images qui ont fait le tour du monde, tout autant que celles de la répression policière lors des manifestations.

Dans cette profusion de créativité, les milliers d'affiches produites par l'École de la Montagne Rouge ont occupé le centre. Cette école, c'était la branche créatrice du mouvement étudiant de 2012. Fondée en février 2012 par des étudiants en design graphique de l'Université du Québec à Montréal, l'École a regroupé des étudiants qui voulaient apporter leur contribution au mouvement de grève.



> École de la Montagne Rouge, pancarte L'état sauvage.



> École de la Montagne Rouge, pancarte Printemps érable.

Après s'être procuré des salopettes rouges chez Uniforme St-Henri, ils se sont installés dans le local DE-3230, comme le rappelle l'ouvrage *Le Printemps étudiant, une anthologie*. Toutes les initiatives artistiques sont plus ou moins passées par le mythique local de l'École qui a adopté la locution latine *Hodie mihi, cras tibi* (Aujourd'hui pour moi, demain pour toi).

Le nom de l'École s'inspire du Black Mountain College (1933 – 1952) situé en Caroline du Nord et fondé, dans l'esprit du Bauhaus, en réaction à l'enseignement traditionnel des arts aux États-Unis. Ce collège a accueilli des artistes comme John Cage, Willem de Kooning, Walter Gropius et plusieurs artistes exilés à la suite de la fermeture du Bauhaus par les nazis en 1933. C'est en faisant des recherches sur le peintre américain Cy Twombly que le fondateur de l'École de la Montagne Rouge, Guillaume Lépine, a découvert le Black Mountain College.

Un membre de l'École la définit en ces mots : « Nous avons créé l'École de la Montagne Rouge dans un sentiment d'urgence, dans un contexte particulier où nous avons le temps de nous impliquer en faisant ce que nous faisons le mieux : des images¹. »

Les 70 personnes présentes lors de la création de l'École ont fait des affiches et diverses interventions marquantes comme la plantation d'un grand carré d'érables rouges sur le mont Royal, la confection d'une immense bannière rouge utilisée pendant les marches et celle de cubes rouges, aussi utilisés pendant la grève. Les étudiants en design graphique ont assuré une présence jour et nuit dans le local, pendant toute la durée de la grève qui a mobilisé quelque 300 000 étudiants à travers le Québec.

L'École de la Montagne Rouge, dans l'esprit d'une saine émulation, s'est donné l'objectif de battre le record de Mai 68 et d'imprimer plus de 2000 sérigraphies à la main. Dans les affiches du Printemps québécois, il y a un esprit et une esthétique contesta-

taires proches de celles de Mai 68. Textes et images se côtoient dans un style simple, rappelant le graffiti, les couleurs en aplat sur les matériaux les plus accessibles qui soient : du papier carton en 2012 au Québec et du papier journal fourni par les imprimeries en grève aux contestataires français.

À l'instar des étudiants de Mai 68, les Québécois avaient des revendications liées à l'accès à l'éducation, mais, plus globalement, ils critiquaient la marchandisation de l'éducation et la société de consommation. Les mots de François Laliberté résument leur propos : « Tu sais qu'une société est malade quand l'éducation est devenue une marchandise et que le Grand Prix est vu comme un projet de société². » Certes, l'aventure de l'École de la Montagne Rouge n'a duré que quelques mois, le groupe s'étant dissous en septembre 2012. Son histoire allait culminer avec une exposition des affiches à l'École de design de l'UQAM en novembre 2012.

DES AFFICHES INSPIRÉES DE MAI 68

Les liens avec les affiches de Mai 68 et celles produites pendant le Printemps québécois ne sont pas fortuits. Les membres de l'École les connaissaient et s'en inspiraient. La journaliste Nathalie Petrowski le souligne : « Ainsi, dans la nuit du 21 au 22 avril, les membres de la Montagne Rouge ont voulu battre un record établi par les affichistes improvisés de Mai 68, dont les affiches font l'objet d'un livre qu'ils consultent régulièrement³. »

En fait, depuis leur création, les affiches de Mai 68 ont influencé nombre d'affiches à caractère militant. Frédéric Metz, ancien professeur et fondateur de l'École de design graphique de l'UQAM, le note : « Les étudiants de la sage École des beaux-arts se sont regroupés le 14 mai 1968 et ont donné à l'école occupée le nom d'Atelier populaire. C'est au sein de cette organisation, rigoureuse dans les formes mais libre dans le ton, que seront créées les affiches.

Recourant à la sérigraphie, souvent en une seule couleur pour économiser temps et argent, les artistes de l'Atelier populaire ont conçu des images, ainsi qu'un style qui sera repris au fil des ans⁴. » Près d'un million d'affiches seront imprimées en Mai 68 par les divers ateliers populaires établis dans les écoles des beaux-arts occupées, à Paris certes, mais aussi à Marseille, à Montpellier, à Strasbourg.

Les affiches de Mai 68 commentaient l'actualité, comme le précise Laurent Gervereau : « Ce sont des affiches davantage manuscrites qui ignorent le caractère d'imprimerie, [...] ce sont presque des journaux muraux. Elles arrêtent et fixent les formules qui circulent⁵. » On pense à affiche réagissant avec humour aux propos du général De Gaulle qui avait déploré le désordre de Mai 68 en disant : « La réforme, oui ; la chienlit, non. » Les étudiants avaient répondu par l'affiche « La chienlit, c'est lui ! ». D'autres affiches témoignaient de la solidarité entre étudiants et travailleurs avec des slogans comme « Université, Usine, Union ». Ou encore, elles affirmaient la créativité de l'action militante et du peuple avec l'image du poing levé révolutionnaire, doublé du slogan « L'art, c'est vous ».

Une dynamique semblable était à l'œuvre pendant le Printemps québécois. Les trois premières affiches imprimées par l'École de la Montagne Rouge ont été « L'État sauvage » montrant une autruche se mettant la tête dans le sable, « Le combat est avenir » avec des vagues stylisées et, la plus connue, celle avec l'inscription « Printemps érable » et l'image, presque géométrique, d'un poing levé. L'expression *printemps érable* avait été entendue à la radio par un des membres de l'École qui a fait cette affiche en commentant l'actualité, participant à diffuser l'expression qui a fait rapidement le tour du Québec par les réseaux sociaux où étaient aussi diffusées les affiches.

Les milliers d'affiches imprimées pendant le Printemps québécois ne seront jamais signées, les auteurs assumant l'anonymat de leur production. À l'instar des créateurs de l'Atelier populaire de l'École des beaux-arts au mois de mai 68 à Paris, les créateurs du Printemps québécois travaillaient dans l'anonymat. Les affiches de Mai 68 étaient des œuvres collectives faites par les étudiants et tous ceux qui passaient dans l'atelier, artistes, ouvriers en grève, militants, etc. Sur la porte de l'Atelier, on pouvait lire un écriteau révélant l'esprit de l'époque : « Atelier populaire : oui, atelier bourgeois : non. »



> École de la Montagne Rouge, atelier de production, 2012.

